

Jean DAVOUS

UNE ENFANCE CANCELAISE

Journal d'un manant

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6958-5

© J-K Hohn

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

INTRODUCTION

«Je commence ce cahier par un jour doré de septembre, si doux et si tranquille qu'on ne sent pas même s'écouler le temps. Automne, menteuse saison !». Ces phrases sont de Jean Guéhenno. Coïncidence sans doute, le ciel de septembre est aujourd'hui merveilleusement bleu et il fait calme, si calme... On croirait que le temps s'est arrêté, que la tristesse et les tourments s'en sont allés, qu'un bonheur sans fin s'est répandu sur le monde. *«Automne, menteuse saison».*

Quoi de plus fade, de plus banal, que de raconter son humble vie ! Et quel sot projet que de se peindre... A cinquante ans, besoin «pathologique» peut-être de se soumettre à une psychanalyse, de se raccrocher à une vie à laquelle on croyait ne plus tenir; espoir secret, après avoir classé le passé, de prendre un nouveau départ, un bon départ !

Mais on en a pris tant de fois déjà: journal commencé dans la ferveur et bientôt déchiré; devise laborieusement mûrie puis rejetée avec lassitude; serment que l'on se fait d'être demain, «juste et fort». Pas de routes faciles quand toute foi vous abandonne, quand chaque aube ne se lève plus que pour les autres !

Comme un ressort détrempe, on s'écrase au moindre choc et on s'épuise à continuer sa tâche.

C'est à Jean Guéhenno, surtout à son journal où je me suis si souvent retrouvé, que je dois le courage d'écrire ces premières lignes. Comme lui, je voudrais que mon récit fut l'histoire des humbles, des déshérités. J'aimerais qu'ils s'y reconnaissent et qu'ils y trouvent un peu de plaisir et de réconfort.



Jean Davous à 7 ans

SOUVENIRS

Je suis né entre les deux guerres, la "Grande" et celle que l'on appellera d'abord, imprudemment, la "Drôle". Heureuse époque sans doute et mon enfance ne le fut pas moins. Hitler venait de faire parler de lui pour la première fois mais personne encore n'entendait les heurts cadencés des bottes nazies. Lénine achevait de mourir.

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je revois d'abord comme en un rêve, les lacets poudreux ou boueux des chemins de ma campagne. Et puis des visages, ceux de mes parents et de mes grands-parents maternels, ceux de tantes, d'oncles et de cousins...

Il paraît que j'étais affectueux et on s'est plu à me le répéter. De fait, j'ai gardé de mes proches, de mes voisins mêmes une image attendrie.

Je grandis sans peine - bien que je restai, paraît-il, longtemps chétif - dans une petite ferme bretonne, à deux pas de la mer. C'est dire que mon destin était à demi fixé - serais-je paysan ? - serais-je matelot ? Voilà sans doute une question que se posèrent mes parents lorsque je vagissais dans mes langes.

Quand je quittai l'école, en effet, treize ans plus tard, je ne savais rien d'autre que des chemins battus. Architecte ? Médecin ? Professeur ?... Pour ma famille, comme pour moi à l'époque, ces états appartenaient à un autre monde, hors de notre univers. Mais n'anticipons pas...

Je dois noter cependant, sans plus attendre, que je n'étais pas un paysan de "souche pure"; la guerre qui fait et défait les destins était cause de mon "métissage". Mon père affecté à une usine d'armement, y avait connu ma mère, servante volontaire de Mars.

Elle venait de la ville, appartenant à cette élite qui sait prendre l'autobus et accomplir mille choses intelligentes qui effraient le campagnard. Cette ville, Lorient, était de surcroît un port militaire où fleurit l'exotique pompon rouge. Ah ! Me voir porter ce merveilleux fétiche, quel beau rêve pour ma mère et ma grand-mère maternelle ! Folle ambition de m'accueillir un jour - qui sait ? - orné du prestigieux galon de second-maître !

Quand à mon père, peu ambitieux, il devait être trop indépendant pour me voir embrasser, autre chose que le métier de la terre. Ne lui avait-on pas offert, dans l'usine où il avait travaillé, une place de chef d'équipe ! Ma mère parfois, lui reprochait d'avoir refusé cette "belle situation". Ces deux mots

provoquent chez moi une sorte de résonance douloureuse. Souvent, je les ai entendus, et, plus je vieillissais, plus je les haïssais. Je comprenais davantage ce qu'ils signifiaient: la résignation à l'injustice et à la médiocrité, la peur du lendemain.

Combien elle était sage pourtant, cette vision des choses ! Troquer la lourde et ingrate charrue contre le balai ou le crayon de l'employé assuré de sa pitance, n'est-ce pas une promotion pour le menu peuple ? Pourquoi repousser cette manne et provoquer le destin qui saura bien vous punir ? Voilà la prudente philosophie qui imprégna ma jeunesse; mais je n'ai pas su me résigner.

Comme mon père je fus un indépendant, plus que lui je fus un révolté. Cela m'a coûté cher, au moins le prix des rêves que je n'ai jamais enterrés. Médiocre et faible, je le fus sans doute souvent, mais j'ai gardé au fond de moi un personnage qui détesta toujours la médiocrité. *«Nous avons tous en notre for intérieur un Don Quichotte et un Sancho que nous écoutons»* a écrit Anatole France. Le premier n'est pas, pour moi, un héros, mais il vénère ce qui est grand et voudrait sans cesse s'élever. C'est lui qui me console des bassesses et des défaites du second; c'est lui qui me souffle que seul l'avenir compte, qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, pour être juste et fort. C'est lui encore qui me conseille d'être tolérant ou

persévérant alors que le piètre Sancho s'emporte, s'impatiente ou se décourage.

Les gens heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire et, de mon enfance, il ne me reste, avec des images furtives, que le regret étouffant d'un paradis perdu. Comme Jean Guéhenno, *«au plein air des champs, j'ai pensé être roi du monde»*. Non pas que nous fussions riches, mais l'enfant a le sens des vraies valeurs et c'est tout le secret de son bonheur facile. Peu d'adultes ont le privilège de conserver cette faculté et lorsqu'on en rencontre un, par hasard, son souvenir est impérissable.

Cronin raconte, qu'étant médecin sur un paquebot, il eut à faire avec une épidémie de variole. Le maître d'équipage, un hindou, risqua chaque jour sa vie au chevet de ses matelots malades, sans une hésitation, sans une plainte. Cronin lui proposa de solliciter une prime mais le marin coupa court: *«A quoi bon l'argent, Sahib docteur, pour celui qui a tout ce qu'il lui faut ?»* Réponse déroutante pour un "civilisé" occidental. Et quelle leçon à méditer !